

Sofi Oksanen

Au peigne fin

A 40 ans, l'auteure finlandaise, voix influente de la scène intellectuelle nordique, signe « Norma », une variation sur la figure de « Raiponce »

FLORENCE NOIVILLE

Plein hiver à Helsinki. Lumière pâle. Baltique gelée. Au fond du restaurant, Sofi Oksanen commande « un jus de cassis à la vodka avec, tiens, pourquoi pas... des rutabagas ». Puis elle lève les yeux de la carte, de grands yeux verts maquillés de mauve derrière de fines lunettes rondes à la John Lennon. Quelque chose a changé chez l'auteure finlandaise. « J'ai eu 40 ans le mois dernier », dit-elle spontanément. Elle évoque la « big party » où se pressait – on le devine – une bonne partie de l'intelligentsia nordique. Mais non, ce n'est pas une question d'âge. Plutôt de stature. Sa coiffure a évolué, elle aussi. Ses légendaires dreadlocks – jadis hérissées de turquoise et de neon pink, serpents flashy qui sifflaient sur sa tête –, ses dreadlocks sont aujourd'hui retenues en arrière. Plus brunes, moins subversives, elles lui donnent une allure hiératique. Une Toni Morrison du grand Nord.

Oui, c'est cela qui a changé. Oksanen n'est plus cette jolie punkette à l'intelligence décoiffante que l'on découvrait en France en 2010 avec *Purge*, son grand best-seller couronné par le prix Fnac et

« D'un côté, il y a tous les thèmes associés à la chevelure, la puissance, la fertilité. De l'autre, il y a une véritable intrigue contemporaine autour de l'industrie et du trafic des cheveux »

le prix Femina étranger. Certes, son esprit est toujours aussi affûté. Mais en quinze ans, depuis *Les Vaches de Staline* (Stock, 2011), son tout premier livre, elle s'est solidement installée sur la scène intellectuelle de l'Europe du Nord. Des pays baltes à la Scandinavie et bien au-

delà, on l'écoute, on l'admire. Pour ses romans et ses pièces de théâtre. Mais aussi pour ses prises de position dans les médias. Sur les violences conjugales, les droits de la femme, les couples lesbiens, le suicide des jeunes en Finlande, le respect des minorités... Aujourd'hui, elle se dit particulièrement préoccupée par « la soif de domination russe ». Elle explique « comment Poutine nie l'Occupation soviétique et les atrocités commises dans les pays baltes. Comment il fait déboulonner les statues et réécrire l'histoire. Comment aussi, à travers le cyberarsenal du Kremlin, la Russie mène la guerre de l'information ». Se voit-elle comme une écrivaine engagée ? « J'utilise ce mot, en effet. » A ce moment de la conversation, notre voisin de table se lève et s'approche. Il veut la saluer avant de s'en aller. « Juste comme ça, dit-il. Pour vous serrer la main... »

Est-Ouest, Sofi Oksanen a été élevée avec un pied dans chaque. Son père

finlandais a rencontré sa mère estonienne lors d'un bal à Tallinn. « Il y construisait un hôtel pour les étrangers. » C'était en pleine guerre froide. Quel langage parlaient-ils ? « Le langage de la danse », répond-elle en riant. La petite Sofi a grandi au nord d'Helsinki. « Mais, dit-elle, un à deux mois par an, nous allions en Estonie où sont les tombes de mes ancêtres maternels et où mes racines remontent jusqu'au XVI^e siècle ». En vacances ? « Pas exactement. Le mot vacances évoque pour moi un déplacement facile. En l'occurrence, il fallait un visa, une invitation officielle, cela prenait un an à chaque fois pour y aller... »

Intellectuellement, ses références restent plutôt finlandaises. « A 9 ou 10 ans, je devorais les fictions historiques de Fredrika Runeberg (1807-1879). En Finlande, les premiers romans historiques remontent au début du XIX^e siècle, l'époque de la grande résurgence du finnois. Avant cela, les Finlandais écrivaient en suédois... Runeberg était écrivaine mais elle fut aussi l'une des premières journalistes de ce pays, une activiste des droits de l'homme, une pionnière. Les femmes de sa génération étaient des consciences sociales et morales. Animées de fortes convictions politiques. Elles ont façonné la société. »

D'autres influences ? Plus anciennes ? (On a toujours intérêt à fouiller dans les lectures d'enfance lorsqu'on veut comprendre un écrivain). Quand Oksanen évoque les contes, on sait qu'on a touché juste. « Jusque-là, j'avais été bercée par les contes soviétiques que me racontait ma mère. Des contes "éducatifs" avec des animaux trop gourmands par exemple, mais jamais de châteaux ni de princesses merveilleuses... » Elle rit. « Un jour, on m'a offert pour Noël ceux des frères Grimm. Et j'ai découvert Rapunzel. Comment dit-on en français... Raiponce ? J'ai adoré cette histoire. J'ai toujours été intéressée par les cheveux. »

Nous y voilà. On voulait revenir aux cheveux, justement. Pas pour des raisons futiles, mais parce qu'ils sont au cœur de son dernier roman, *Norma*, l'histoire d'une jeune femme souffrant d'un mal étrange qui fait pousser ses cheveux à vue d'œil ! Inventée ? « Oui, bien sûr. Il y a bien des "woolf people" dans la réalité, des femmes ou des hommes-loups comme on les appelle. Ils sont

Parcours

1977 Sofi Oksanen naît à Jyväskylä (Finlande).

2003 Son premier roman, *Les Vaches de Staline* (Stock, 2011), paraît en Finlande.

2008 Sa pièce *Purge* est jouée. Elle deviendra un roman best-seller (Stock, 2010, prix Femina étranger, prix du livre européen) puis un film d'Antti Jokinen (2012).

2014 *Baby Jane* (Stock).

2017 *Norma* (Stock).



BASSO CANNARSA/OPALE/LEEMAGE

EXTRAIT

« Après les funérailles, rien ne redeviendrait comme avant, contrairement à ce que Norma voulait encore croire au moment où elle se retirait derrière le groupe d'invités pour s'éclipser dans l'allée principale du cimetière. Sa mère ne lui en voudrait pas d'avoir déjà appelé un taxi, et le reste était sans importance : des parents à moitié inconnus, des magouilles d'héritage et le sort du domaine de Naakka qu'ils ne tarderaient pas à aborder entre les tartellettes caréliennes et le pain-surprise. (...) Le lendemain matin, elle se préparait à une journée de travail comme avant : elle éliminerait les peluches sur le dos de son chemisier, mettrait de l'huile pour bébé dans son sac à main pour réduire les boucles, du diazepam et du Postafene pour l'apaisement de l'esprit et du corps, et elle glisserait au fond un flacon d'Elnett format voyage. »

NORMA, PAGES 11-12.

atteints d'une maladie génétique mais, en général, c'est leur visage qui se couvre de poils. Là, je me suis amusée. Un jour où je rentrais de Stockholm, j'étais épuisée. J'ai eu envie d'écrire une version postmoderne de Raiponce. Et je me suis prise au jeu... D'un côté, il y a tous les thèmes associés à la chevelure, la puissance, la fertilité, qui sont présents dans le conte, comme dans les mythes très anciens. De l'autre, il y a une véritable intrigue contemporaine autour de l'industrie et du trafic des cheveux, du marché noir et des relations de pouvoir. Une forme moderne d'exploitation des femmes, encore une ! »

Oksanen explique qu'en enquêtant sur le sujet, elle a découvert un problème social qu'elle ignorait. Elle parle

de la pauvreté des Ukrainiennes réduites à vendre leurs longues mèches blondes pour quelques centaines de dollars. « Si le livre a un impact, sans doute que les Kim Kardashian, les Madonna et les Beyoncé continueront à se faire poser des extensions naturelles. Mais toutes les autres auront recours à l'artifice. Au plastique. Ce sera déjà ça... »

Mais au fait ? « Non, non, dit-elle en anticipant la question. Mes dreadlocks à moi sont faites avec des algues. J'ai eu des extensions quand j'avais 20 ans parce que j'avais les cheveux courts, roux, et que j'étais fatiguée de devoir les teindre. Mais les dreadlocks, ce n'est pas la même chose. Les cheveux poussent à l'intérieur des algues. » On repense à Herta Müller qui un jour, à Berlin, nous avait confié son ancien désir de devenir coiffeuse. Il y aurait peut-être une thèse à faire sur « Écriture et chevelure » ? Nous rions et laissons là le thème. Pour évoquer ses projets. A Vienne, on joue en ce moment *Ein europäisches Abendmahl* (« une cène européenne »), une pièce de théâtre sur l'Europe d'aujourd'hui écrite par Oksanen en collaboration avec d'autres voix féminines, dont celles d'Elfriede Jelinek et de la Géorgienne Nino Haratischwilli. « J'adore écrire pour le théâtre, dit-elle en rappelant qu'elle a fait ses études au Conservatoire d'Helsinki. Ecrire une pièce, c'est comme dessiner un avion sans avoir besoin de le faire décoller. Je veux dire par là qu'après l'avoir écrite, vous laissez les autres s'en emparer. Tandis que lorsque vous écrivez un roman, alors là, vous devez tout faire. Vous êtes à la fois décoratrice, costumière, maquilleuse... »

Oui, elle est lancée dans un nouveau roman, mais elle n'en dit rien, préférant évoquer le « nouveau défi » qu'elle finit de relever en ce moment, l'écriture d'un livret d'opéra pour le Royal Opera de Covent Garden, à Londres. « Je travaille avec la compositrice finlandaise Kaija Saariaho, dit-elle. Comme c'est un texte court, il faut une histoire forte et sobre. Pas trop de texte. Laisser respirer... Cela va bien avec le cap que je viens de passer en fêtant mes 40 ans. J'essaie de m'en souvenir quand j'écris mon roman. Epurer. Essorer. Aller à l'essentiel... » Autrement dit, tout sauf couper les cheveux en quatre. ■

Sortilèges et mafias

DANS *Contes de l'enfance et du foyer* (1812), les frères Grimm mettaient en scène Raiponce, cette jeune fille aux cheveux si longs que, lorsqu'elle les déroule par la fenêtre de la tour où elle vit, la sorcière qui l'y retient prisonnière peut s'y suspendre et grimper jusqu'à elle. Deux siècles plus tard, Norma est une réponse à Raiponce où Sofi Oksanen « tresse » ensemble une histoire fantastique et un quasi thriller. Norma possède elle aussi une chevelure extraordinaire, si vivante qu'elle réagit aux situations et « s'imprègne de l'anxiété des autres ». Surtout, elle pousse à vue d'œil. Tout va bien tant qu'Anita – la mère de Norma, qui travaille dans un salon de coiffure – peut les lui couper plusieurs fois par jour. Mais les problèmes commencent le jour où Norma est appelée au travail : deux policiers lui annoncent qu'Anita s'est jetée sous les roues du métro. Emplie

de culpabilité – si elle n'avait pas passé la nuit avec un amant, elle aurait pu empêcher cela – mais refusant la thèse du suicide, Norma mène une enquête qui la mettra sur la trace d'un stupéfiant trafic de cheveux et d'enfants. Jouant avec brio de toutes les références et métaphores possibles – l'apparition des cheveux blancs pouvant coïncider, par exemple, avec le tarissement des liquidités –, Oksanen arrive à embarquer le lecteur dans une fable improbable où s'imbriquent tous ces univers. Celui des sortilèges et celui des mafias. Celui des caprices de la nature et celui de la folie des hommes. Et, comme chez Grimm, le cheveu d'or le plus merveilleux peut aussi devenir l'instrument du mal. ■ FL. N.

NORMA, de Sofi Oksanen, traduit du finnois par Sébastien Cagnoli, Stock, « La cosmopolite », 396 p., 22 €.